**Marc Augé : La traversée du Luxembourg**

– Extrait –

Le voyage, l’exil, la nostalgie : autant de thèmes qui interviennent aujourd’hui de façon parfois discordante dans la symphonie du monde moderne. Thèmes ou plutôt variations sur le grand thème bipolaire : Ouest/Est, Nord/Est. A l’Ouest, nous regardons avec consternation le rideau de fer ; nous nous réjouissons quand quelque intrépide franchit le mur de Berlin ; nous entendons parler de temps à autre de dissidents qui voudraient partir, de juifs qui voudraient rejoindre Israël ; nous déplorons. Nous déplorons aussi, mais plus vaguement (à moins que ne survienne une catastrophe caractérisée, une sécheresse spectaculaire, une vraie famine – on nous montre alors des enfants squelettiques et des cadavres d’animaux à la télé), les difficultés du Sud ; mais tout cela ne dissipe pas notre inquiétude à l’égard de l’immigration clandestine. Toute la propagande de l’extrême droite en France se fait sur le thème d’une subversion de l’intérieur, d’une corruption de notre substance propre par les éléments étrangers qui l’ont parasitée. Ils ont effectué un passage illégitime d’un monde à l’autre. Le contrôle aux frontières, les cartes de séjour ne concernent que les individus. L’idée chemine surnoisement que, même contrôlés et identifiés, ils participent tous d’une même identité collective, plus forte et en un sens plus réelle. Le Sud n’est jamais très bien reçu au Nord, en particulier quand celui-ci, s’interrogeant sur lui-même, n’arrive à définir sa toujours problématique identité que par rapport à l’autre tout aussi problématique qu’il a sous la main : le Sud.

Chacun chez soi : la belle idée ; nos vaches seront bien gardées. Pour que l’identité soit plus sûre, plus affirmée, resserrons les frontières ; prenons le train et rentrons chez nous ; ou ne le prenons pas et restons-y : travaillons au pays ! Cette nouvelle aspiration est bien remarquable en ce qu’elle traduit le besoin de repères tangibles ; à se sentir bien « chez soi » (ce « soi » que définissent alors un paysage, un entourage, un jardin, des murs familiers et des souvenirs au mur), on éprouve moins le besoin de se demander ce que l’on est, ce que c’est qu’être soi, puisque, à l’évidence, ce comble d’identité s’appréhende comme il s’est construit : de l’extérieur, au plus près mais toujours à quelque distance. Le système des objets dont parlait Baudrillard est bien un système, et bien une idéologie aussi, puisqu’il permet à chacun de croire qu’il existe et qu’il est libre (de modifier la décoration de la chambre ou de changer de moquette par exemple). A remarquer que si cette idéologie est propre au capitalisme elle en traduit aussi une des contradictions : le crédit (qui, d’une certaine manière, échelonne dans le temps, comme les cotisations pour la retraite, les repères et les constituants de l’identité) fixe au sol (on ne peut se payer que la maison où l’on vit) des individus auxquels cependant on demande d’être mobiles intellectuellement et géographiquement. C’est bien là une des dimensions de la crise en Lorraine ou dans les bassins charbonniers.